

Sortie de la Société au familistère de Guise en Picardie (12 - 13 juin 2009)

Les participants à la sortie en Picardie sont peu nombreux, mais ils viennent de Paris, de Lyon, de Bruxelles et de Berlin. Il nous suffit de traverser les villages aux maisons de briques rouges et aux toits d'ardoise, de longer les champs de betterave ou de céréales et de couper canaux et rivières, pour reconnaître les traits spécifiques des paysages du Nord de la France. Par ailleurs, la bière « ambrée » de si belle couleur et « qui rappelle les céréales, le malt, la guimauve, le café vert et le coing » d'après la publicité locale, appréciée dès la première halte, nous désaltèrera ensuite après chaque visite. Quant au Maroilles « à l'odeur si forte mais au goût subtil » (même source), il nous rappelle que la Picardie n'est pas le pays du Camembert ou du Brie. Mais trêve de pittoresque et de gastronomie, trois découvertes bien différentes nous attendent : le « Palais social » de Guise, les lieux d'origine de Saint-Simon et la cathédrale d'Amiens.

Le Familistère de Guise

Suivant le conseil de Jean-Baptiste André Godin à Edgar Owen en 1885 : « Le Familistère est fait pour être vu et visité » (voir la publication de sa correspondance donnée à la fin de ce texte), nous voici rassemblés au pied du « monument à Godin » érigé dès 1889 devant le bâtiment central.

À l'écoute de Mme Geneviève Douay, vice-présidente de l'association pour la Fondation Godin, l'œuvre architecturale de Godin frappe le visiteur par l'importance de l'ensemble (usine, jardins et familistère) et par le bon état apparent de ses différents bâtiments (les travaux de rénovation ont démarré en 2000). Définissant son projet, Godin écrit dans *Solutions sociales*, en 1871 : « Ne pouvant faire un Palais de la chaumière ou du galetas de chaque famille ouvrière, nous avons voulu mettre la demeure de l'Ouvrier dans un Palais : le Familistère, en effet, n'est pas autre chose, c'est le *Palais du Travail*, c'est le PALAIS SOCIAL de l'avenir ». Comme l'industriel en a assuré seul la construction, le Familistère est composé de trois immeubles juxtaposés, construits successivement au fur et à mesure du développement de l'entreprise : l'aile gauche en 1860, bombardée pendant la guerre de 1914 et reconstruite ensuite par un architecte italien qui lui a donné sa marque personnelle, le bâtiment central achevé en 1865 et l'aile droite dont la construction fut longtemps différée par suite de l'opposition de Mme Godin. À l'intérieur des bâtiments, d'immenses cours centrales couvertes d'un vitrage offrent un espace communautaire, ventilé l'été par une circulation d'air entre les sous-sols et la verrière. À chacun des trois étages, des « coursives » permettent les circulations et l'accès aux points de distribution d'eau et aux cabinets d'aisance et de balayures. Nous visitons un appartement de deux pièces (37 m²), dont l'une donne sur la cour et l'autre sur l'extérieur (pourvu de deux annexes pour la cuisine et la toilette) ; de l'usine proviennent un berceau et des étagères en fonte, ainsi qu'un fourneau Godin, en fonte bien sûr, servant à la cuisine et au chauffage.

En nous dirigeant vers l'usine, nous visitons un bâtiment construit au bord de l'eau en 1870 et curieusement rénové, la buanderie, où se pratiquaient la lessive et le séchage du linge, puis la piscine chauffée à la disposition du personnel (munie d'un fond de hauteur réglable). Le temps nous manque pour nous promener dans le jardin d'agrément et y voir le mausolée de Godin. Nous regagnons Les Économats, édifiés dès 1860 en face du bâtiment principal pour accueillir les magasins qui, au grand dam des commerçants du village, fournissaient les habitants du Familistère. Ils abritent aujourd'hui la billetterie, la librairie, la « buvette » donnant sur la cour intérieure, ainsi que le musée consacré à l'entreprise industrielle. Le bâtiment des écoles et du théâtre, élevé dès 1869 dans l'axe du bâtiment central, frappe par l'élégance de son architecture. L'espace libre sur lequel la statue de Godin a été érigé l'année

qui suivit sa mort donne « une puissante monumentalité » à l'ensemble.

À la lumière du soleil couchant, une atmosphère de paix se dégage de cette cité idéale où des générations d'ouvriers ont vécu dans le confort et la sécurité, et l'on ne peut s'empêcher de penser aux conditions de vie des mineurs décrites dans *Germinal*, et au témoignage de Zola sur le Familistère paru dans *Travail*, « Les quatre évangiles », en 1901 (voir *Habiter l'utopie : Le Familistère de Guise*, sous la direction de Thierry Paquot et Marc Bédarida, Éditions de La Villette, Paris, 2009.)

Changement d'époque et de style : « Le 1748 »

Les voitures se suivent pour rejoindre notre lieu d'étape, « Le 1748 ». Au XVIII^e siècle un maréchal de Louis XV a fait construire au château de garnison de Bernoville « des écuries uniques en France en voûte de cave pour accueillir 200 chevaux et 100 cavaliers. Il a fallu 7 années pour les achever... en 1748 », d'où le nom de l'hôtel. Sur la terrasse fleurie, la fameuse bière nous est servie, puis le dîner nous rassemble sous les voûtes en briques des écuries où les mangeoires ont été conservées. Dans le « bar-estaminet » contigu, une belle collection de jeux traditionnels picards en bois attire trop brièvement notre curiosité, car nous sommes impatients de gagner les chambres aménagées à l'étage mansardé et donnant sur la campagne environnante.

Les lieux d'origine de Saint-Simon

Après un copieux petit-déjeuner le lendemain, dès 8 heures, nous prenons la route pour retrouver les traces de Saint-Simon, c'est-à-dire comme dit notre amie Paola Ferruta, « des lieux qui n'ont pas de lieu ». On retrouve Pierre Musso au village de Saint-Simon, où s'est pratiqué le mélange des genres : sur le château d'eau situé à l'entrée du village on lit l'inscription « St-Simon » ; et si le village porte le nom du bienheureux Simon de Crespy mort en 1082, ses habitants s'appellent les saint-simoniens... Cependant, il ne reste aucune trace du château du mémorialiste Louis de Rouvray, duc de Saint-Simon, mais une halte permet d'évoquer l'enfance de son lointain descendant, Claude-Henri de Saint-Simon, qui vécut de 1760 à 1777 dans cette région bocagère, riche de cours d'eau (la Somme et l'Oise), de canaux et d'étangs couverts de nénuphars en fleurs : on aperçoit au loin le lieu-dit Le Point Y, où se joignent le canal de Saint-Quentin et le canal de la Somme qui conduit à la mer. Devant toutes ces voies d'eau, on imagine le jeune garçon rêvant à créer des « réseaux » aquatiques, sinon ferroviaires, pour assurer la circulation des hommes et des marchandises. On traverse le village d'Y (89 habitants qui s'appellent les Ypsiloniens), détruit pendant la guerre de 1914-18, puis celui de Ham où la forteresse construite par Vauban servit de prison d'État à Louis Napoléon Bonaparte et fut dynamitée en 1917.

À la ville de Falvy, M. Marc Mangot, ancien maire, nous accueille ; un conseiller municipal, Pascal Roussel, passionné par l'histoire des lieux, nous guide dans l'église romane où Saint-Simon, revenu à Péronne et Falvy de 1789 à 1793) est venu prêcher la bonne parole (le 20 septembre 1790, Saint-Simon a abandonné son titre de seigneur de Falvy et sa particule pour prendre le nom de Claude-Henri Bonhomme). Les deux édiles municipaux nous conduisent ensuite à une grande exploitation appartenant au maire actuel. Son épouse Mme Duclaux nous présente une photographie ancienne des lieux : la ferme qui abrita l'enfance turbulente du jeune Claude-Henri a cédé la place à une majestueuse « maison de maître ». Cette visite aux « lieux d'enfance » de Saint-Simon et cette prise de contact avec la municipalité de Falvy préparent la célébration du cent-cinquantième anniversaire de sa naissance en 2010.

La cathédrale d'Amiens

On rejoint Amiens vers 13 heures pour visiter la cathédrale, avec un ami de Juliette Grange, Pierre-André Mailly, agrégé d'histoire, qui nous fait partager son amour de la cathédrale.

Après nous avoir annoncé qu'il nous faudrait une semaine pour apprécier toutes les merveilles du monument, il nous livre l'essentiel en une heure et demi. À l'extérieur, deux faits marquants : les tours inachevées et d'inégale hauteur, ainsi que les trois portails, qui n'ont pas subi de déprédations à la Révolution, conservent depuis près de huit siècles toutes leurs sculptures. La galerie ajoutée par Viollet-Leduc charge inutilement la façade. À l'intérieur, l'impression de vastitude (200 000 m³) se joint à l'impression de légèreté donnée par le plus pur style gothique (la construction date du XIII^e siècle). Sans vouloir nous comparer à la noce de Gervaise parcourant au Louvre les salles des antiquités orientales, nous avons trop rapidement admiré les trois nefs, le pavement, le chœur et la chaire de style baroque, les stalles, les chapelles latérales, les vitraux, etc., en nous jurant bien de revenir une autre fois pour procéder à une visite approfondie de toutes ces merveilles. À la terrasse d'une brasserie sur la place de la cathédrale, nous avons aussi rêvé au spectacle de la « cathédrale en couleurs » proposé les nuits d'été, depuis que la polychromie des sculptures a été prouvée par les derniers ravalements au laser.

Après des remerciements à Juliette Grange qui a si bien organisé la sortie de la Société, les derniers combattants se dispersent rapidement en direction de la gare ou des voitures qui rentrent à Paris.

Pour mieux comprendre la réussite de Jean-Baptiste André Godin, il faut se rappeler qu'à la différence de ses amis fouriéristes — philosophes, théoriciens et utopistes —, Godin était un industriel, un architecte et un économiste de terrain.

Pour découvrir ses idées sur l'enfance et l'éducation, sur la fondation d'une caisse de secours, sur ses liens avec Fourier, Considérant et les utopistes anglais, sur la fondation en 1880 de l'Association coopérative du capital et du travail, sur la durée du Familistère après sa mort jusqu'en 1968, etc...

voir *Lettres du Familistère*, Éditions du Familistère, Guise, 2008, qui présente 19 lettres de Jean-Baptiste-André Godin (1858 à 1888) dans un volume illustré de photographies récentes du Familistère par Hugues Fontaine.

Godin inventeur de l'économie sociale. Mutualiser, coopérer, s'associer, par Jean-François Draperi, Valence, éditions Repas, 2008.

Habiter l'utopie : Le Familistère de Guise, sous la direction de Thierry Paquot et Marc Bédarida, Éditions de La Villette, Paris, édition revue en 2009. L'ouvrage est illustré de photographies anciennes et récentes.